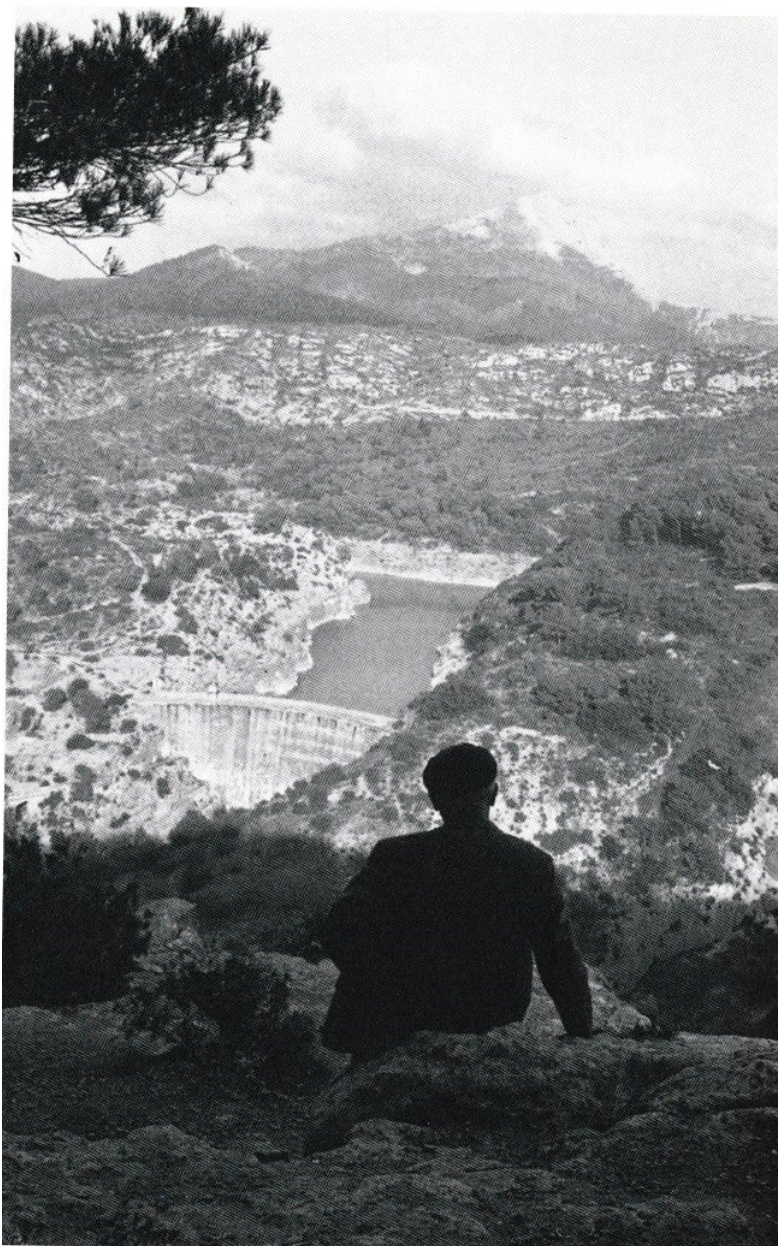


*Rien*¹



Martin Heidegger contemplant la montagne Sainte-Victoire, photographié par François Fédier
le 3 septembre 1968

Stéphane Zagdanski

¹ Version intégrale d'une réponse plus courte à une enquête du *Magazine Littéraire* en février 2017 : « Que faire de Heidegger ? »

« Il ne manquerait plus que ça. »

Pablo Picasso, à une dame qui lui avouait ne rien comprendre à sa peinture

Que faire de Heidegger ?

La réponse qui vient naturellement à l'esprit est : *rien*.

« Être un homme utile m'a paru toujours quelque chose de bien hideux », écrit Baudelaire. Seuls les tyrans, les idéologues et les imposteurs du prêt-à-penser apprécient les philosophes comme ingénieurs de leurs cités idéales... lesquelles se révèlent toujours cauchemardesques en pratique. Or le cauchemar, en 2017, n'est plus l'apanage d'un bloc géopolitique ou d'un régime criminel isolé. Copulant avec le Divertissement, le Délire s'est emparé du globe qu'il vandalise jour et nuit sous nos yeux effarés. Du génocide des Yezidis à l'élection de Trump en passant par la fonte de la Banquise et les bombardements d'Alep, ce cauchemar protéiforme porte un nom énigmatique : *nihilisme*. Et l'inutile penseur qui en a le plus profondément décrit les tenants et les aboutissants, du platonisme jusqu'à la cybernétique *en passant* (aux deux sens de l'expression) par le nazisme, c'est Heidegger.

Pour la majorité des lecteurs de Heidegger, depuis 1927 jusqu'à aujourd'hui, il ne fait aucun doute que *Sein und Zeit* renouvelle la conception de l'être humain, de l'Espace, et du Temps ; que la vaste méditation sur « l'oubli de l'Être » offre un regard panoptique inouï sur l'histoire de la philosophie depuis Platon jusqu'à Nietzsche ; que ses propos si profondément mystiques sur le « dernier Dieu » bouleversent la Théologie chrétienne ; que sa notion d'« Arraînement de la Technique » permet d'entrevoir les raisons *logiques* du ravage de la planète, auquel tous les amoureux de la nature assistent désormais impuissants...

Mais d'autres pensent autrement. Ils considèrent que tout l'œuvre de Heidegger exprime de façon sciemment dissimulée un nazisme tenace, un antisémitisme génocidaire, un eugénisme folklorique et un germanisme impérialiste.

Une question brûle les lèvres : qui serait assez stupide pour consacrer son temps à l'étude d'une raclure crypto-nazie intégralement antisémite, morte de surcroît il y a quarante-et-un ans ? Réponse : précisément la petite meute d'universitaires antiheideggériens – « enragés de leur propre médiocrité »² – que pour aller vite je nommerai ici les Antis.

Certes, il n'est pas illégitime de questionner la portée de l'antisémitisme de Heidegger dans son œuvre. Mais cela implique, d'une part, d'être apte à méditer l'ample et difficile pensée de Heidegger ; d'autre part de comprendre ce qui fait l'essence de l'antisémitisme. Or, pour apprécier la pensée d'un grand penseur, il faut y mettre un peu du sien – posséder le sens de la pensée, et celui de la grandeur. Là est le hic, et la muraille sur laquelle s'écrabouillent tous les Antis.

Cela ne signifie pas pour autant qu'il serait envisageable de *démontrer* le génie de Heidegger – à la manière dont les Antis s'époumonnent à vouloir démontrer son cryptonazisme, et heureusement ! D'abord parce que la pensée n'est pas la science (et que, corrélativement, « la science ne pense pas » – cela aussi on le sait grâce à Heidegger). La grandeur d'une pensée ne se démontre pas davantage qu'on pourrait expliquer par A + B la grandeur de Picasso à l'antisémite Fernand Demeure, lequel vociférait en mars 1943 dans *Le réveil du peuple* : « Ses fameux dessins, tant vantés par les illettrés ou les imbéciles, sont-ils autre chose

² « Les individus isolés tout comme les cliques d'individus qui, il faut le reconnaître, doivent organiser les manifestations de la dévastation, et faire suivre leur cours à ses conséquences – mais jamais organiser la dévastation elle-même – ne peuvent être, tous autant qu'ils sont, que d'un rang subalterne. Ils sont les fonctionnaires enragés de leur propre médiocrité, telle qu'elle se tient à un niveau plus bas encore que la petitesse et la mesquinerie, une fois ramenées à leurs véritables limites. » Heidegger, *La dévastation et l'attente*

que des balbutiements préhistoriques, des ânonnements d'aliéné ? » À la rigueur, on pourrait multiplier les citations grandioses de Heidegger, non tronquées et non frelatées, mais cela ne changerait rien non plus. Comme lui-même l'exprimait : « Avec des aveugles, nul ne peut discuter des couleurs. Mais il y a pire que la cécité : c'est l'aveuglement, qui croit qu'il voit – et qu'il voit de la seule façon possible – quand c'est pourtant cette croyance où il est qui lui bouche toute vue. »

Cette citation est tirée du génial *Qu'appelle-t-on penser ?* – question cruciale que les Antis évitent avec soin de se poser. À qui ne sait ce que penser veut dire, la pensée de l'Être fait l'effet d'une pomme à un poisson. « L'inutile (c'est cela que j'entends par l'«Être»)... »³ confirme Heidegger. Raison pour laquelle l'Anti frustré déclare trop vert-de-gris les raisins d'une raison à jamais hors de portée de son utilitarisme obsessionnel.

Démonstration :

Le 27 mai 2014, une table ronde s'est tenue à la Maison Heinrich Heine à Paris.⁴ Je vais citer ici divers intervenants *mot à mot*, ce qui est le meilleur moyen d'exposer leur nullité crasse. Celle-ci s'étala sans vergogne à propos de telle ou telle notion de Heidegger, devant leur auditoire pitoyablement dilettante – des lecteurs confirmés de Heidegger ne se seraient pas laissé si aisément mystifier.

L'un de ces consternants charlatans y railla à la va-vite « des paradoxes faciles sur la vérité comme adéquation », qu'un autre imposteur entreprit d'appuyer avec brio : « Heidegger commence en disant : “Non non la vérité euh... On va pas rentrer dans l'histoire de la philo. On n'a pas le temps. C'est pas ça le problème. La vérité, c'est la vision du monde, la vision du monde, euh, c'est nous, hein, c'est l'affirmation de la race allemande.” ». Puis, se livrant à la

³ Lettre du 2 mars 1945 à son épouse.

⁴ Intégralement en ligne sur YouTube (2h30), et en un best-of de 7 minutes avec les passages cités ici : <http://bit.ly/betiseantiheideggeriens>

délicate tâche d'exposer la « différence ontologique » dans *Être et Temps* : « Pour lui les étants n'existent pas sans rapport à l'Être. C'est déjà un problème. Et qu'il y a des étants qui n'ont jamais de rapport à l'Être, qui empêchent d'autres étants d'avoir un rapport à l'Être. Et donc ces étants-là n'auront d'avenir si on peut dire, ni même d'existence, que s'ils éliminent ces parasites. » Le premier duettiste reprit : « Le *Dasein* c'est l'être-là, en insistant sur le *Da*, et donc les petits chemins ne mènent pas nulle part... » Un troisième fumiste se prit à évoquer « les cent deux volumes de l'œuvre complète » : « C'est ce chemin, qui ne se veut pas œuvres mais qui se veut chemins. Donc on sait ce qu'est un chemin, un chemin, c'est quelque chose qui nous conduit euh quelque part, hein. »

Durant deux effarantes heures trente, tout fut du même minable accabité, tout de la même affligeante indigence. Enfarinés de tics et de sophismes, ces sycophantes sociomaniaques paraissaient entièrement ignorer le si peu de valeur de leurs travaux ridicules à l'aune de l'œuvre monumental légué par leur taraudant démon.

« Pourquoi chez vous il y a cette obsession lancinante contre Heidegger ? Qu'est-ce qu'il représente pour vous ? », demanda un journaliste au chef de la meute lors d'un récent débat télévisé⁵. Gêné à l'entournure de sa paranoïa, celui-ci rétorqua sans rire : « J'ai eu, comme la plupart de ma génération, au lycée, à l'université, la moitié de mes professeurs qui étaient heideggeriens, et il y avait toujours ce chantage à la pensée. On me disait, quand je ne souscrivais pas à la lumière de l'Être, que je n'avais pas encore appris à penser...

– Donc c'est un règlement de compte permanent... », coupa judicieusement le journaliste⁶.

⁵ Jean-Pierre Elkabach à Emmanuel Faye, émission *Bibliothèque Médicis* du 11 novembre 2016.

⁶ Un psychanalyste aurait de surcroît fait remarquer que le père de l'homme qui ne « souscrivait pas à la lumière de l'Être » fut longtemps heideggerien avant de virer tardivement sa cutie, humilié par la supériorité patente de Jacques Derrida – lequel n'eut d'ailleurs jamais la bassesse de se joindre aux reniflants affairéments de la meute...

Nul ne s'étant jusqu'ici penché sur les obscurs travaux personnels de ce « spécialiste comme philosophe de la pensée humaniste »⁷, le doute pourrait à la rigueur subsister quant à leur éminence, justifiant qu'il ne « souscrive pas à la lumière de l'Être ».

Eh bien jugeons-en :

« Toute la question est de savoir », posait ce puissant humaniste le 24 mai 2014 à la Maison Henrich Heine, « s'il y a une philosophie dans *Être et Temps*... Quand pages 45-46, Heidegger oppose aux catégories des existentiels, lorsqu'il dit... »

Gardons encore un peu le suspense et, avant de décider sur pièces, commençons par relire, lentement, les lignes en question du paragraphe 9 de *Sein und Zeit* (traduction de Vezin⁸) consacrées aux *katégoriai* :

« *Katègoreistai* signifie tout d'abord : porter une accusation publique, s'en prendre à quelqu'un en face en soutenant devant tout le monde qu'il a fait quelque chose. Employé ontologiquement le terme veut dire : s'en prendre pour ainsi dire à l'étant en face en soutenant ce qu'il est chaque fois déjà en tant qu'étant, c'est-à-dire le faire voir à tous en son être. Ce qui est pris en vue et qui est visible dans un regard de cette sorte, ce sont les *katégoriai*. Elles embrassent les déterminations *a priori* de l'étant selon les différents visages sous lesquels il est abordé et discuté dans le *logos*. Existentiels et catégories sont les deux possibilités fondamentales de caractère d'être. L'étant qui leur correspond réclame d'être interrogé en premier d'une manière chaque fois différente : ou l'étant est un *qui* (existence) ou il est un *quoi* (être-là-devant au sens le plus large). Quant à l'ensemble que forment les deux modes de caractères d'être, il ne peut être traité qu'une fois tiré au clair l'horizon de la question de l'être. »

⁷ Réponse d'Emmanuel Faye à Jean-Pierre Elkabach, émission évoquée *supra*.

⁸ Pages 76-77 de l'édition Gallimard. Le texte original en allemand et la traduction de Martineau sont en annexe.

Ces pages célèbres sont consacrées à l'analytique existentielle du *Dasein*, autrement dit l'être humain dans sa compréhension la plus universelle envisageable, la moins préconçue, celui que chacun pour soi (« Autant de fois 'je' », précise Heidegger en note), est à chaque instant : « L'étant que nous avons pour tâche d'analyser », écrit-il en introduction au paragraphe 9, « nous le sommes nous-mêmes à chaque fois. L'être de cet étant est à chaque fois à moi. Il appartient à l'être de cet étant que celui-ci se rapporte lui-même à son être. Comme étant de cet être, il est livré à son propre être. L'être est ce dont il y va pour cet étant chaque fois lui-même. »

Il s'agit pour Heidegger de repenser à neuf des catégories ontologiques classiques que la philosophie occidentale tient pour acquises et immuables depuis Aristote, et de réenvisager ainsi la distinction traditionnelle entre l'« essence » et l'« existence », ce que la scolastique rend par *quiddité* et *quoddité*, le « ce que » et le « fait que »...

Incapables de comprendre un iota de la révolution ontologique opérée par Heidegger en 1927, les acharnés du tout-génocidaire se replient sur l'affirmation narquoise selon laquelle il n'aurait rien inventé : « Bien sûr la distinction de l'Être et de l'étant n'appartient pas à Heidegger et c'est un outil de pensée qui continue d'exister, qui existait avant lui, qui continuera... » Que la pensée soit envisagée par ces imbéciles comme un mécano dont la différence ontologique ne serait qu'un « outil », cela en dit long sur la servilité des Antis à l'égard de la Technique et de son vocabulaire utilitaire *foncièrement inhumain* (« Gestion des Ressources Humaines », « Sans Domicile Fixe »...). Que la manière de s'exprimer de ces abrutis, asservie jusqu'à la caricature à la rhétorique de la Technique, soit à leur insu issue d'une conception déshumanisante de l'homme (traité comme matière première à l'instar de tout étant), que cette conception soit intrinsèquement génocidaire, comme le signala au XX^{ème} siècle cette idéologie furieusement technique qu'était le nazisme... tel est précisément ce qui est en cause et ce que

permettent de commencer d'envisager les paragraphes 9 et 10 de *Sein und Zeit* : l'inaptitude de la Science – « sciences humaines » incluses –, consécutive à l'oubli de l'Être initié depuis Platon et maintenu jusqu'à Husserl, en passant par le *cogito* de Descartes, à méditer la différence ontologique et à « dégager l'*a priori* qui doit être visible pour que la question 'Qu'est-ce que l'homme ?' puisse être philosophiquement posée ».

Cette question, par laquelle Heidegger conclut le paragraphe 9, on s'étonne qu'un acharné « spécialiste comme philosophe de la pensée humaniste » n'y ait jamais songé... Or, c'est la négligence de cette question même – à savoir que « être humain » c'est être dans un certain rapport à l'Être, ce que ni la Théologie, ni la Philosophie ni la Science n'ont jamais envisagé –, qui détermine le destin occidental de la dévastation technique du monde, dont le nazisme ne fut qu'un moment mais qu'il n' a en rien inaugurée et qui n'est pas disparue après sa défaite apparente.

« Un jour », écrit Heidegger dans *La dévastation et l'attente*, « à partir d'un regard plus lucide au cœur de l'aître de la dévastation, il faudra reconnaître que la dévastation étend sa domination même là, et précisément là où pays et peuples n'ont pas été touchés par les destructions de la guerre. – Là où, par conséquent, le monde brille de toute la splendeur du progrès, du profit et de la prospérité, où les droits de l'homme sont respectés, où l'ordre bourgeois est préservé, et où surtout est assuré l'approvisionnement pour la satisfaction permanente d'un imperturbable et confortable bien-être, de sorte que tout ce qui nous entoure reste comptabilisé et aménagé dans la perspective de l'utilité. – Là, surtout, où jamais l'urgence propre à l'inutile ne vient enrayer la course des jours et apporter le vide tant redouté de ces heures pendant lesquelles l'être humain devient un long laps de temps, ennuyeux de lui-même. »

« L'analytique existentielle du Dasein *précède* toute psychologie, toute anthropologie et *a fortiori* toute biologie », écrivait déjà Heidegger dans *Sein*

und Zeit en 1927.

Et dix ans plus tard, dans *La menace qui pèse sur la science* : « *Aucune science n'est en état de savoir par elle-même ce qu'il en est de la forme de savoir qui s'y accomplit.* Impossible de méditer la physique comme science à l'aide de la manière de procéder qui est la sienne. L'essence des mathématiques ne se laisse pas déterminer mathématiquement, ni ne peut être mise en question en suivant la méthode mathématique. La géologie ne peut être étudiée géologiquement, ni la philologie philologiquement. Ici se manifeste une *frontière interne* à la science : sa propre méthode lui fait faux bond lorsqu'il s'agit de la méditer elle-même. »

Puis, en 1969 : « Lorsque vous évoquez cette idée du danger que représente la bombe atomique et du danger encore plus grand que représente la Technique, je songe à ce qui se développe aujourd'hui sous le nom de biophysique, à ce que, dans un temps prévisible, nous serons en mesure de *faire* l'homme, c'est-à-dire de le construire dans son essence organique même, tel qu'on en a besoin : des hommes adroits et des maladroits, des intelligents – et des sots. »⁹

Voici maintenant, après une longue mais indispensable digression consacrée à cette pensée d'une profondeur aussi inouïe que son actualité est flagrante en 2017, le commentaire qu'en faisait le 24 mai 2014 à la Maison Heinrich Heine le chef de meute des Antis :

« Toute la question est de savoir s'il y a une philosophie dans *Être et Temps*... Quand pages 45-46, Heidegger euh oppose aux catégories des existentiels, lorsqu'il dit : euh ce n'est pas la question "qu'est-ce que ?" mais la question "qui ?", euh... s'agit-il encore d'une philosophie ? Est-ce qu'il y a une philosophie... euh est-ce que la philosophie peut consister à déterminer "qui" est dans le monde et "qui" ne l'est pas ? Est-ce que ce type de discrimination, qui va jusqu'au déni d'être et d'existence et au déni actif, peut être qualifiée de

⁹ Entretien du professeur Richard Wisser avec Martin Heidegger, 1969.

“philosophie” ? Est-ce qu’une philosophie peut être exterminatrice ? »

Est-ce assez clair ?

Ce n’est pas sans raison si ces histrions historicistes – qui n’ont de surcroît pas honte de mâchonner le mot « shoah » à toutes les sauces – sont désormais notoires sur la scène internationale de l’imposture médiatico-universitaire. Cette néo-notoriété basée sur du creux est aussi un trait du nihilisme de notre temps comme, dans une autre bolge des débats publics, celles de Nabilla Benattia ou de Kim Kardashian. L’ironie, c’est que ce sont ces impotents nains de la pensée qui prétendent repérer dans l’œuvre de Heidegger – « philosophie bâtie et fondée de part en part sur ce projet génocidaire » – ce que plusieurs générations de penseurs exceptionnels au XX^{ème} siècle n’y ont jamais lu.

Car si, depuis les dénonciations dénigrantes et antisémites des philosophes inféodés au Troisième Reich jusqu’aux Antis aujourd’hui, en passant par *Le jargon de l’authenticité* d’Adorno en 1965 et les récurrentes « affaires Heidegger »..., les enragés déploient tant de fiévreux efforts pour démontrer que Heidegger n’est qu’un infâme et dangereux imposteur, c’est qu’ils savent bien, au fond, qu’il suffit de citer une seule page à un esprit libre possédant un minimum de raffinement intellectuel pour que celui-ci ait aussitôt le désir de tout lire et de tout méditer.

À l’issue de la grotesque table ronde du 24 mai 2014, quelqu’un dans le public eut l’idée de poser la seule question judiciaire lorsque soi-même on n’a pas lu Heidegger : « Après tout ce que nous avons pu entendre et puis lire auparavant sur la nature de la philosophie de Heidegger, comment est-ce qu’on explique l’énorme influence qu’il a eue sur tous les philosophes que vous avez cités tout à l’heure ? »

À quoi l’un des Antis – « sémanticien » dont la principale occupation consiste, sans doute par ressentiment névrotique, à mettre la langue française en

conserves cybernétiques – rétorqua : « D’abord, il y a des langages qui créent une emprise. Donc euh, euh, ce langage-là, euh, est immersif. Il vous tient, il vous int.... Il vous, euh, et l’immersion se fait par des procédés bien connus, euh euh la répétition, euh, la longueur, l’absence de références qui seraient dispersantes, vous voyez, la clôture sur soi-même. Et vous entrez là, et vous êtes dans un monde merveilleux... Le discours euh, le discours sectaire a un pouvoir réel. Et d’ailleurs il crée des foules de fervents. Euh, enfin, du moins des fervents, euh, c’est parce que il a des procédés de la *Schwärmerei*, enfin disons, du, de l’exaltation, de la *Glaub*, etc. Le discours de la grandeur, et ainsi de suite. Mais comme dit un kremlinologue, les mots servent à cacher des phrases...»

Les Antis clapotent dans le grotesque. Étudiants et lecteurs de Heidegger (Arendt, Lévinas, Blanchot, Lacan, Sartre, Beaufret, Leo Strauss, Marcuse, Patočka, Jonas, Foucault, Derrida, Char... et aujourd’hui encore de brillants esprits insoupçonnables de sympathies génocidaires) constitueraient une « foule de fervents », tels qu’à Nuremberg ? Soyons sérieux. En bientôt un siècle de célébrité philosophique internationale, a-t-on jamais vu *un seul* lecteur se convertir au nazisme après avoir étudié Heidegger ? J’ai personnellement croisé en revanche plusieurs Hannah Arendt contemporaines, aussi jolies qu’intelligentes, indifférentes aux nains furibonds et faisant miel de leur lecture – pour la raison que la grandeur et la beauté se décèlent réciproquement au premier regard.

Que penser, dès lors, de l’antisémitisme de Heidegger ?

Disséminées parmi des centaines de pages de réflexions – dont la méditation hauturière, *si complice à son propre insu avec la plus haute mystique juive*¹⁰, m’accompagne chaque jour depuis longtemps –, les formules sporadiques ouvertement antijuives des *Carnets noirs* de Heidegger ne révèlent rien de moins

¹⁰ « *Jede Frage eine Lust – Jede Antwort ein Verlust* » (Chaque question un plaisir, chaque réponse une perte). *Cahiers noirs*, Band 94, p.36. *Verlust* selon le *Sachs-Villatte* : « perte », « perte au change », « dommage », « déperdition », « privation ».

ni de plus que les divagations de Spinoza sur « la haine des Juifs pour les autres nations » dans le *Traité théologico-politique*, les lieux communs de Pascal contre l'aveuglement des « Juifs charnels » dans les *Pensées*, les ritournelles acrimonieuses de Marx dans *La Question juive*, les gausseries de Nietzsche contre les « Juifs polonais » dans *L'Antéchrist*, les remarques désobligeantes de Hegel sur « le cachot d'une âme juive », les obsessions scatologiques de Luther sur la pisse et la merde de Judas, le fanatisme imbécile de Voltaire, les imprécations de saint Paul, voire celles du Christ contre mes ancêtres et les siens dans les *Évangiles*, ou les pamphlets enfiévrés de Louis-Ferdinand Céline dont le génie littéraire hors pair ne fait pour autant aucun doute.

La fièvre antisémite est consubstantiellement contagieuse. Sa haine monomaniaque se nourrit de la méconnaissance dans laquelle l'Occident demeure (et avec lui la majorité des philosophes, de saint Augustin à Heidegger en passant par Marx et Spinoza) de la plurimillénaire spiritualité juive. L'antisémitisme procède d'un vertige de la Métaphysique suscité aux sources mêmes du Christianisme et de l'Islam par ce que j'ai qualifié naguère de « peur du Vide ». Or, très comparablement, le manifeste délire des Antis est tourmenté, lui, par *la peur du Rien*. La frénésie de ces flicaillons, obsédés par un Heidegger qui n'existe que dans leurs fantasmes, se nourrit de la même pulsion mauvaise qui hante l'antisémite, voué à dénigrer les méfaits d'un Juif qui n'existe que dans sa monomanie affolée. Comme l'antisémite flaire le judaïsme partout, dans la musique (Wagner), les crises mondiales, la domination géopolitique, les médias, les mœurs dépravées et la langue subversive, l'antiheideggérien voit le nazisme génocidaire non seulement dans la biographie, les amitiés, les amours et la correspondance de Heidegger, mais *dans le moindre mot* de ses œuvres complètes, cela bien avant 1933 et bien après 1945.

Démonstration :

L'un des Antis dont l'histoire personnelle est la plus intrigante – placée

selon ses propres dires sous le signe de la confusion inconsciente et rémanente entre « judéité et germanité »¹¹ – reste Georges-Arthur Goldschmidt. Je l'appellerai GAG, pour aller vite et parce que si la parole parle, parfois aussi elle rit.

Présent en mai 2014 à la table ronde de la Maison Heirich Heine, GAG entreprit de narrer, avec sa délicieuse faconde, sa découverte d'*Être et Temps* à dix-sept ans : « Petit merdeux en train de lire *Sein und Zeit* », « je n'avais aucune culture », précise-t-il. Cela n'empêcha pas GAG de saisir, « à l'oreille », que « celui-là il a dû être nazi, c'est pas possible autrement !... » « Tout le vocabulaire de *Sein und Zeit* », continue-t-il, « sa construction, sa grammaire, cette espèce de langue qui... *ta ta ta, ta ta ta...* C'est une prose morte, il n'y a jamais de véritable mouvement intérieur, il y a très peu de subordonnées, c'est un alignement de commandements. »

Camouflé en traduction, le nazisme de Heidegger est selon GAG patent en allemand. Nul parmi les auditeurs hypnotisés ne songea à répliquer que le dépistage d'un adversaire « à l'oreille » était précisément une vantardise nazie. Goebbels – le *Gauleiter* de la propagande mensongère – se targuait ainsi de flairer l'ennemi à son langage : « Quand un Juif parle allemand, il ment », aboyait-il. Cette phrase, GAG l'évoque d'ailleurs dans sa récente biographie¹², avant d'expliquer : « Je l'accablais de ce dont je me sentais accusé moi-même avec d'autant plus de conviction que cette accusation était sans répartie possible. »¹³

Cette idée folle d'un registre consubstantiel à la langue allemande tel qu'on y comprend tout sans rien y comprendre – et vice-versa –, GAG la voit à l'œuvre

¹¹ Entretien avec Marc-Alain Ouaknin dans l'émission de radio *Talmudiques* du 11 septembre 2016 : « Mon père était un haut fonctionnaire prussien, qui ne s'est jamais relevé de ce qu'il avait un jour serré la main de Guillaume II, qui disait : "Les autres font ça très bien, mais nous les Allemands on fait ça mieux !" J'ai été élevé dans cette atmosphère...».

¹² *Un destin*, p. 24, Éditions de l'Éclat, 2016.

¹³ Ainsi encore le propagandiste nazi Krieck, le plus furieux adversaire de Heidegger durant le Troisième Reich, accusait ce dernier d'être « trahi par son langage », et de s'y révéler... « galiléen » ! autrement dit un Juif parmi les Juifs.

aussi bien chez Heidegger que dans le *Spiegel*, comme il l'expliquait à la radio en septembre 2016 : « Vous comprenez tout, il n'y a aucun mot qui pose problème, tout vous est mis... Dans le *Spiegel*, le grand hebdomadaire, moi je suis stupéfait, des mots très compliqués, je comprends rien, mais je comprends tout, ça ne veut rien dire souvent... »

Oscillant entre sarcasme et pitié, on songe ici en soupirant au grand poète de langue allemande Paul Celan, expliquant qu'« à la différence de ceux que sa manière de s'exprimer offusque, je vois en Heidegger celui qui a fait regagner à la langue allemande sa "l'impidité" ».

Ce 24 mai 2014, à la Maison Heinrich Heine, GAG poursuivit son extravagante analyse linguistique : « Il y a aussi tout un système vocalique. Les syllabes ouvertes, en allemand, la façon en A, O, U, c'est-à-dire il y a très peu de E, et pas du tout de mots étrangers. » Personne dans l'assistance ne sembla remarquer que, par un hasard comique – ou était-ce un mauvais coup du spectre éradicateur de Heidegger –, le panneau posé devant Goldschmidt avait été amputé du t final...

Nul non plus n'ayant lu une ligne des *Carnets noirs*, réduits *ad hitlerum* par les jivaros de l'antiheideggérianisme à une profession de foi génocidaire, personne n'en releva un paragraphe concernant les « complets étrangers » (*ganze Fremde*) que sont, pour Heidegger... « Heraklit – Kant – Hölderlin – Nietzsche » !

Puis GAG galvanisé décida de démontrer sa thèse démente en commentant quelques lignes d'*Être et Temps*, dans la célèbre partie consacrée à l'analyse de la « *Diktatur* » du « On ».

Dès leur parution en 1927, ces pages passionnantes ont été décortiquées mot-à-mot, et étudiées depuis par des générations de penseurs qui y lurent la pertinente analyse de l'aliénation de l'homme moderne manipulé par les « organes

d'information », l'homme de la rue (« le On qui n'est rien de déterminé, le On que tous sont... ») dominé par la « publicité » (*die Öffentlichkeit*, entendue dans le sens de ce qui s'impose au public), l'homme du consensus n'osant s'exprimer qu'en conformité avec ce qui se répète autour de lui, révolté par toute singularité, toute grandeur échappant à sa « médiocrité » (*Durchschnittlichkeit*).

Voici dans la traduction de Martineau les lignes lues par GAG en allemand devant ses auditeurs hébétés, n'entravant pas un mot mais prêts à ingurgiter les commentaires – le « On » gobant passivement tous les bobards, *c'est aussi eux* : « Cette médiocrité dans la pré-esquisse de ce qui peut et a le droit d'être risqué veille sur toute exception qui pourrait surgir. Toute primauté est silencieusement empêchée. Tout ce qui est original est aussitôt aplati en passant pour bien connu depuis longtemps. Tout ce qui a été conquis de haute lutte devient l'objet d'échange. »

Ce que Martineau rend par « médiocrité » (Vezin par « être-dans-la-moyenne »), c'est le mot *Durchschnittlichkeit*. Qu'en glousse GAG ? « Qui est “*durchschnittlich*” ? c'est les youpins ! Qui d'autre ! Qui est-ce qui *glättet* tout, qui aplanit tout, c'est eux ! »

Passons sur le fait que, sous prétexte qu'il vient d'une famille de Juifs convertis au protestantisme depuis trois générations, GAG s'autorise à éructer un terme abject qu'on ne trouve jamais parmi les milliers de pages de Heidegger. Sa lecture ressortit au délire paranoïaque où le malade, contaminé par sa propre théorie de la contamination, pastiche l'objet même de son fantasme.

J'insiste sur le cas Goldschmidt car sa singulière biographie (« C'est Hitler qui m'a fait juif... ») illustre la confusion extrême qui régit quiconque se révèle incapable de méditer la nature de l'antisémitisme. Dans un récent entretien à la

radio¹⁴, évoquant *Die Lorelei* de Heine – qu’il qualifie également de « youpin »¹⁵ – Goldschmidt se lance dans un effarant discours concernant la suprématie des Juifs allemands dans la culture germanique. À son propre insu, non seulement il reproduit le discours que les Antis reprochent à Heidegger – se contentant d’inverser les polarités en substituant aux termes « peuple allemand » ceux de « Juifs allemands », mais il en vient à conclure à une auto-extermiation de ces mêmes Juifs allemands responsables de l’existence d’Auschwitz !

« Les Juifs allemands ont été les creuseurs de leur propre tombe, puisque sans les Juifs allemands l’Allemagne ne pouvait pas exister. Ils se sont intégrés avec un enthousiasme extraordinaire. C’est eux qui ont construit l’Empire, avec une espèce de de passion extraordinaire. Le nombre de gens juifs, de confession, d’origine juive qui ont participé à la construction de l’Empire wilhelminien est inimaginable. Ils ont creusé avec enthousiasme leur propre tombe, puisque Auschwitz est issu de ça finalement. »

Et GAG de conclure sa consternante analyse par l’idée que les Juifs allemands furent haïs d’être « trop allemands », alliant « la profondeur de la pensée allemande à l’humour juif », cet humour, précise GAG, si bien illustré par Heine qui « passait son temps à faire des blagues antisémites »... Difficile d’aller plus loin dans la confusion et la projection de ses propres fantasmes inversifs. Difficile de mieux incarner le discours falsifié et frelaté des antiheideggériens partageant à leur insu tous les tics infâmes des antisémites.

Qui aurait du temps à perdre passerait sa vie à réfuter une à une les inepties de ces Überschmocks – exactement comme celles des antisémites qui ne voient dans le Talmud qu’un ramassis d’outrages à l’égard des non-juifs. Il n’y a rien à

¹⁴ *Talmudiques* sur France-Culture, entretien avec Marc-Alain Ouaknin, septembre 2016, écoutable intégralement en ligne : <https://www.franceculture.fr/emissions/talmudiques/eprouver-lalterite-12-se-decouvrir-juif> et <https://www.franceculture.fr/emissions/talmudiques/eprouver-lalterite-22-se-trouver-en-langue-etrangere>

¹⁵ Goldschmidt évoque devant Ouaknin *Die Lorelei* de Heine, dont ses parents d’ailleurs « avaient honte »: « Il ne fallait pas que la plus grande des poésies allemandes puisse être écrite par un youpin ! »

rétorquer à ces imposteurs pour qui « cet imbécile de Heidegger » (Goldschmidt) est un fumiste de la philosophie dont le langage sectaire dissimule un projet au long cours d'extermination des Juifs, patientant dans l'ombre des bibliothèques en attendant que la roue tourne en sa faveur ; crypto-nazisme si sournoisement contagieux qu'il faudrait en interdire la lecture à la jeunesse estudiantine – ou du moins la baliser à coups de citations tronquées et de concepts déchiquetés à la machette de l'indignation. Elle risquerait, sinon, comme celle du temps de Socrate, d'être corrompue... « La philosophie », exprima l'un des gagmen de la Maison Heinrich Heine, « pourrait gagner à se réorienter, me semble-t-il, si on veut éviter de nouveaux massacres ». Passons sur l'indécence qu'il y a à ne pas voir les multiples massacres en cours sur la planète, qui ne doivent évidemment rien à la pensée de l'Être – ou alors il faudrait prouver que les ordures de Daesch, les pilotes de drones américains et les bombardiers de Poutine pratiquent Heidegger dans le texte...

À ce stade de vésanie, ce n'est plus de la ciguë que les sous-bouffons antiheideggériens prétendent nous faire avaler, c'est du gaz hilarant ! Pour s'en prémunir, voici une pensée de Heidegger que, faut-il le préciser, ils ne comprendront jamais : « Le Rien n'est pas négatif, pas plus qu'il n'est un "but". Tout au contraire, il est l'essentiel frémissant qui met en branle l'Être même, et pour cette raison plus étant que n'importe quel étant. »¹⁶

Stéphane Zagdanski

¹⁶ « Das Nichts ist weder negativ, noch ist es "Ziel", sondern die wesentliche Erzitterung des Seyns selbst und deshalb *seiender* als jegliches Seiende. » *Beiträge zur Philosophie* p.266 de l'édition allemande.